

Les autres victimes de la crise grecque

La montée en puissance de l'extrême droite grecque et les attaques xénophobes.

Athènes, Décembre 2012-Janvier 2013



Athènes, 25 décembre 2012

Synopsis

>Le contexte:

En Grèce, le 17 juin 2012, le parti de l'Aube dorée remporte 7% des suffrages aux élections législatives et bénéficie d'un groupe parlementaire de 18 députés. L'idéologie de ce parti d'extrême droite est ouvertement fasciste et ses membres ne le cachent pas quand ils saluent l'arrivée de leur führer Mihaliakos à main levée.

Régulièrement, les membres de l'Aube dorée organisent une multitude d'actions « coup de poing » : des soupes populaires de rue (réservées aux Grecs), des rapt et démolitions de marchandises de migrants-vendeurs de rue, la mise en place d'un numéro par lequel les Grecs peuvent contacter le parti en cas de litige avec des étrangers, des expulsions de squats de migrants.

En pleine crise économique et sociale du pays, la population Grecque n'a plus confiance dans le gouvernement incompetent qui laisse place à ce genre d'action. Cette politique violente de l'Aube dorée est directe et elle arrive ainsi à conquérir une partie assez importante de l'opinion publique. Avec environ la moitié des policiers qui ont voté pour eux et une partie de l'Eglise de leur côté, cette idéologie devient quasi-légitime.

Des migrants, qu'ils soient avec ou sans papiers, sont quotidiennement victimes d'attaques dont les coupables ne sont jamais retrouvés ni condamnés. Javet Aslam, président de la communauté Pakistanaise, estime qu'il y a eu 700 à 800 victimes les dernier deux ans. Quand il y a une présence policière, l'agresseur et la victime sont amenés au poste ou ils sont tous les deux questionnés puis relâchés. Dans certains cas, l'agresseur est relâché mais le migrant est détenu à cause de sa situation irrégulière même s'il est blessé. Dans ces conditions d'absence de justice, la majorité des victimes ne portent pas plainte par crainte de s'attirer des ennuis.

Même si ces attaques sont pour la plupart racistes, la violence de l'Aube dorée ne s'arrête pas là. Les homosexuels, les anarchistes et les gauchistes mais aussi les gens qui simplement n'adhèrent pas à leur idéologie se sont aussi retrouvés victimes de cette politique de la violence.

>Le traitement:

-7 portraits posés des personnes qui ont été eux même victimes d'attaque accompagnés des témoignages.

-10 images d'ambiance avec des legendes.

>Photographies et témoignages:

Stephanos Mangriotis / Collectif Dekadrage

site www.dekadrage.org

mail stephanos@dekadrage.org

tél. 06 32 53 33 81



Simon, Bangladeshi

depuis 5 ans en Grèce, Cuisinier.

La nuit du 17 juillet, Simon se baladait sur Akadimias (centre d'Athènes) quand 3 personnes sur deux motos sont venues derrière lui et l'ont fait tomber par terre à coups de pied. Ils lui ont crié "pakistanaï, noir!". Il s'est levé et leur a dit qu'il était du Bangladesh mais ils ont répondu avec des coups de pied. Il a vu des vestes noires et a compté 7 coups avant de tomber inconscient.

Il s'est réveillé à l'hôpital avec ses lèvres déchirées, ses deux dents de devant et son bras droit cassés. Selon Simon, les trois hommes lui ont aussi volé son portable et son ipad. A l'hôpital, les médecins lui

ont dit qu'ils ne pouvaient pas opérer son bras parce qu'il n'avait pas de papiers. Six mois après l'attaque, il a encore un plâtre pour tenir ses os cassés et il ne peut pas travailler. Il a fait une demande pour sa régularisation mais il a peu d'espoir que cela aboutisse. Récemment, il réfléchit sérieusement à retourner au Bangladesh pour s'occuper de son bras.

Désormais, il a très peur de marcher dans les rues d'Athènes. Il passe donc la plupart de son temps chez lui sur internet et dans un restaurant bangladaï en bas de sa maison.w



La radio de la main droite de Simon. Sans papiers, il n'a pas le droit de se faire opérer à l'hôpital public et une clinique privé lui a demandé 5000€.



Dimitris, Grec

Photographe Indépendant

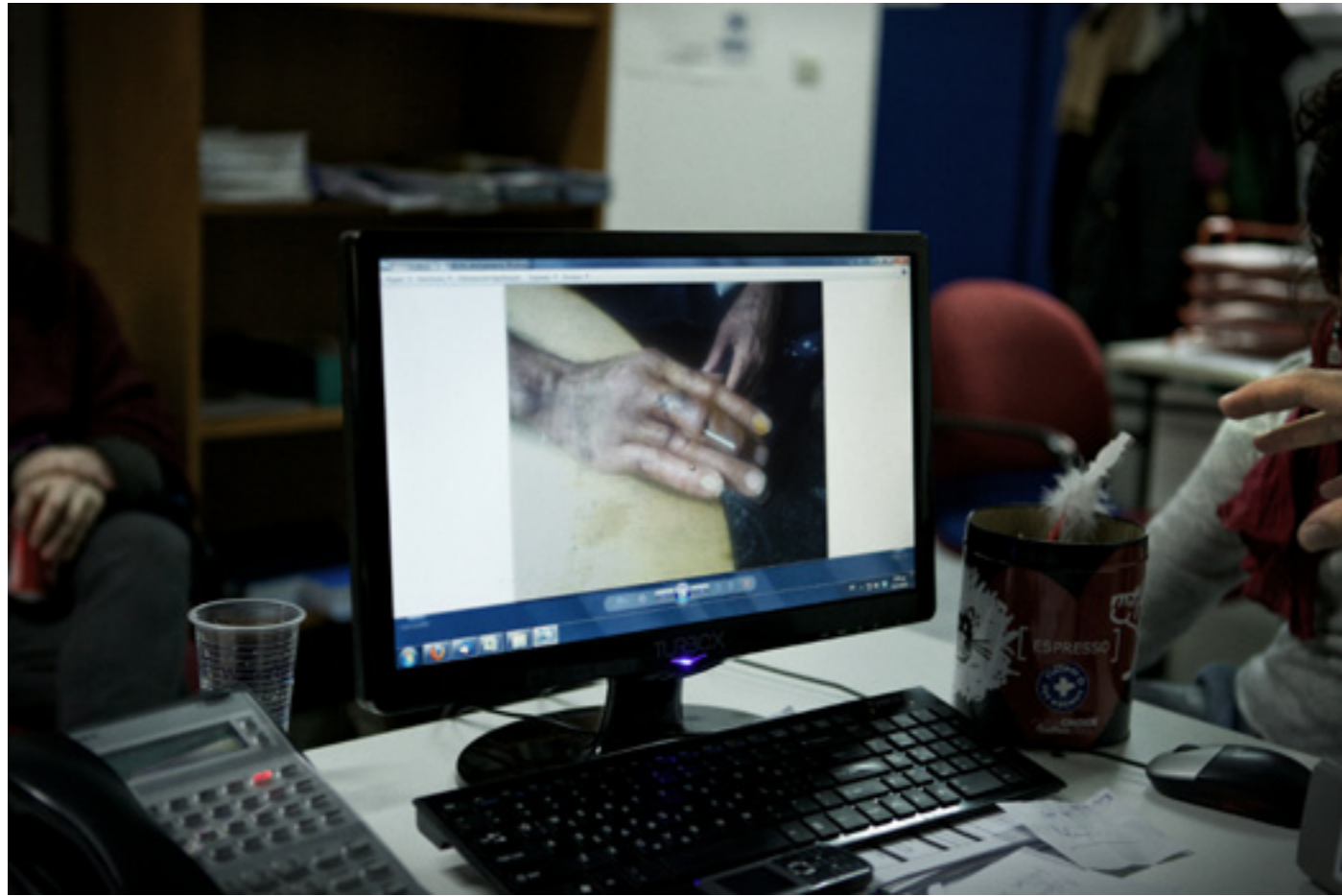
Depuis presque un an, Dimitris fait un sujet photographique sur le boulevard d'Acharnon situé au centre d'Athènes. Un soir en septembre dernier, il marchait dans les ruelles derrière la place d'Agios Pandeimonas, quartier connu dernièrement pour des attaques racistes et la montée en puissance de l'Aube dorée, le parti d'extrême droite grec. Il est tombé sur une de leur patrouille mais il ne leur a donné aucune importance et il a continué son chemin. Ils ont commencé à l'insulter : "mets l'appareil dans ton cul", et quand il s'est retourné, il y avait deux hommes du groupe qui le suivaient et qui lui ont dit de ne jamais revenir photographe ce quartier.

«J'ai essayé de leur expliquer que je ne les photographiais pas et que je ne faisais de mal à personne mais ils ont commencé à me frapper à coup de têtes et de poings. En quelques secondes, il y a encore 5 autres personnes du

groupe qui sont arrivées et m'ont fait tomber par terre à coups de pieds. Ils m'ont frappé pendant 6-7 minutes sur la tête, pendant que d'autres essayaient de me prendre l'appareil photo, mais je le tenais fort.»

Dimitris a appelé son voisin qui l'a amené à l'hôpital où ils lui ont fait 17 points de suture sur les lèvres. Il avait plein de bleus partout et était en état de choc :

«J'étais choqué, je ne suis sorti de la maison qu'après 15 jours ... C'était comme un viol, une soumission au fascisme : tu vas faire ce qu'on te dit, rien d'autre ! Je n'ai pas porté plainte au commissariat parce que déposer une plainte dans un commissariat dans lequel 90% des flics coopèrent avec l'aube dorée c'est comme une blague. Je vais porter plainte avec mon travail [photographique].»



Dans les bureaux de Médecins du Monde au centre d'Athènes, l'écran d'ordinateur montre la main d'un afghan qui a été victime d'une attaque raciste. Ils lui ont brutalement cassé le doigt qui a du être opéré et une tige métallique a été mise en place par les médecins. L'ONG reçoit beaucoup de cas de violence raciste, et leur politique de l'anonymat des patients rassure les migrants qui ont peur d'être poursuivi par la police après leur attaque.



“Association Populaire – Aube Dorée – Attica de l’Ouest”, le panneau publicitaire réinvesti, domine les locaux de l’Aube Dorée à Aspropyrgos, ville à 30 minutes d’Athènes.



Ahmet, Egyptien

depuis 18 ans en Grèce, Poissonnier

Ahmet est propriétaire d'une poissonnerie à Perama (banlieue ouest d'Athènes) depuis des années. C'est le premier poissonnier égyptien du quartier et il entretient de bonnes relations avec tout le monde. Le 12 juin, il dormait chez lui à Perama avec son frère, ses deux fils et un ami qu'il hébergeait. A trois heures du matin, il s'est levé soudainement quand il a entendu des cris et des bruits devant sa maison. Quand il a regardé par sa fenêtre il a vu dix personnes arriver en voitures et motos. Ils étaient habillés en noir et l'un d'eux portait les lettres de l'Aube dorée sur sa veste: "Χρυσή Αυγή".

«Ils ont jeté un extincteur dans la maison et une fois que la fenêtre était cassée ils ont jeté des pierres et tout ce qu'ils trouvaient. Ils ont même jeté un pot de peinture... Quand je les entendais crier et taper je me suis dit qu'aujourd'hui on allait mourir, c'est sûr.»

Son ami, Abouzed qui dormait sur la terrasse de la maison a été brutalement attaqué avec des barres de fer et selon Ahmet, ils l'ont laissé

parce qu'ils pensaient qu'il était mort.

«Tu voyais son visage tellement détruit que tu ne pouvais pas croire que cette personne allait s'en remettre»

La police a arrêté six personnes qu'Ahmet a identifiées plus tard au poste. Ils ont porté plainte mais le jour du procès, Ahmet n'était pas présent à cause de sa peur des 200 militants de l'Aube dorée rassemblés devant le tribunal.

«On n'y est pas allés pour ne pas avoir de plus grands problèmes encore... On attend, je ne sais pas qu'est ce qui va se passer»

Ahmet a de fortes suspicions. L'attaque chez lui aurait été instiguée par un poissonnier grec du quartier qu'il a déjà vu vendre des drapeaux et des t-shirts de l'Aube dorée sur le marché. Cette attaque serait symbolique pour faire peur aux autres poissonniers égyptiens.

« Je pense que c'est lui qui les a envoyés parce qu'il s'est dit que s'il me tape, les autres vont avoir peur et ils vont partir. »



Sept mois après l'attaque, la porte de la maison d'Ahmet garde les traces de cette violence. Depuis cette nuit, Ahmet n'y est jamais retourné. Désormais, depuis 5 mois il habite dans une nouvelle maison à Perama.



En face de l'ancienne communauté Tanzanienne, qui a été saccagé par des milices de l'Aube d'orée et des habitants du quartier, les drapeaux grecs marquent cette 'victoire'.

Communauté Tanzanienne

Association légale depuis 2002

Un jour avant l'attaque sur la communauté Tanzanienne à Patisia (centre d'Athènes), un groupe de 40 personnes, soi-disant une assemblée de quartier, est venu pour leur dire de fermer leur local. Ils avaient déjà menacé tous les magasins tenus par des immigrants dans le quartier.

Le soir du 25 Septembre, il y avait 10 personnes dans la communauté qui regardaient la télé. Vers minuit, un groupe de cent personnes avec des barres de fer a saccagé un bar africain dans la même rue. Ensuite, ils ont essayé de défoncer la porte de la communauté pour entrer. Les gens qui étaient dedans ont éteint les lumières et ont appelé la police et d'autres membres de la communauté.

Peu de temps après, la police est arrivée et a escorté les tanzaniens pour qu'ils puissent rentrer chez eux en sécurité. Mais quelques heures plus tard, le groupe a repris l'attaque sur la communauté et ils ont finalement réussi à entrer. La police était présente mais n'a rien fait. Tout ce qu'il

y avait dans le local de la communauté a été cassé. Kayou, le secrétaire de la communauté qui vit en Grèce depuis plus de 20 ans témoigne :

« Tout ce qu'il y avait, ils l'ont cassé : ordinateurs, dossiers... tu ne pouvais pas le croire, une fureur incroyable... Quand tu entrais, c'était triste... Il y a encore quelques jours, des enfants jouaient dedans. »

La communauté a organisé une grande manifestation mais a décidé qu'il valait mieux déménager. Quelques jours avant le déménagement, une deuxième attaque a suivi, cette fois avec une bombe artisanale. Heureusement, il n'y avait personne dans la communauté quand la bombe a explosé.

Comme Kayou dit, ils sont contents avec leur nouvelle communauté mais ils ne se sentent plus en sécurité dans ce pays. Quand ils sortent dans la rue ils doivent toujours être plusieurs pour pouvoir se défendre dans le cas d'une attaque.



Kayou ferme la porte de leur nouveau local. Ça fait 4 mois qu'ils ont déménagé.



Kayou, le secrétaire de la communauté tanzanienne, dans leur nouveau local.



Asif, Pakistanais

depuis 9 ans en Grèce, Maçon

Comme tous les jours, Asif est monté dans le bus 820 pour aller au travail le matin du 20 décembre dans le quartier de Keratsini (banlieue ouest d'Athènes). A l'arrêt suivant, deux personnes sont montées et ont commencé à le regarder méchamment. Quand il leur a demandé pourquoi ils le regardaient comme ça, l'un d'eux s'est rapproché et avec sa tête collée sur celle d'Asif, il lui a dit : "C'est toi qu'on cherche, descends avec moi au prochain arrêt! "

« Je lui ai dit pourquoi? Moi je veux aller à mon travail. Qui es-tu toi pour que moi je descende ? Après il a ouvert sa veste pour me montrer son t-shirt avec le logo de l'Aube dorée, je pouvais le lire clairement. Il m'a dit, maintenant tu sais qui je suis ! Je lui ai répondu, tu es qui ? Un fasciste ? C'est à ce moment là qu'il m'a mis un coup de poing sur le nez ; j'avais du sang sur le visage, sur les dents ...après il m'a refrappé... il m'a beaucoup insulté : "connard pakistanais"... » Les autres passagers sont intervenus en criant "t'es un fasciste, casse-toi !" et le conducteur a arrêté le bus devant une place où il y avait déjà des policiers.

« L'un d'eux [les fascistes] est parti et l'autre voulait aussi partir. Un policier lui a dit va-t'en, va-t'en mais j'ai dit "non il ne faut pas qu'il parte"... Après le policier m'a dit "c'est toi le problème". »

Malgré le fait qu'Asif avait le visage en sang, les policiers lui ont quand même passé les menottes et l'ont amené au poste dans la même voiture que l'agresseur. Asif a demandé d'aller à l'hôpital où le médecin lui a dit de rester chez lui pendant trois jours. Un peu plus tard, Asif a su que son agresseur a été libéré sans aucune charge. Cette attaque était sûrement ciblée contre Asif qui est délégué de la communauté Pakistanaise et membre actif du parti socialiste ouvrier. Il avait déjà été menacé mais c'est la première fois qu'il est attaqué physiquement. Aujourd'hui son visage ne porte plus de traces de l'attaque mais son esprit n'est pas tranquille... «Maintenant je ne reste pas dehors la nuit, j'ai très peur que quelque chose m'arrive.»



Mao, Gambien

depuis 5 ans en Grèce, ouvrier

Mao marchait dans la rue une nuit en Août 2011 pour aller dans une boîte de nuit au centre d'Athènes. Sur son chemin, il a croisé des policiers qui fouillait deux africains, et confiant de lui, il les a dépassés mais les policiers lui ont fait signe de venir vers eux. Il a fait comme si il ne les avait pas vus mais ils se sont vite énervés et ont commencé à l'insulter. Ils l'ont immobilisé mettant sa main derrière son dos et l'ont cherché sans rien trouver. Mais les policiers avaient trouvé trois boîtes de haschich par terre et ils ont demandé à Mao à qui appartenaient ces boîtes.

« Si tu nous dis pas on va te frapper...je leur ai dis que je ne savais pas à qui c'était et que j'étais en route pour aller dans une boîte de nuit » Ils ont redemandé à Mao et aux deux africains interpellés mais personne n'a répondu. Ils ont commencé à frapper tout le monde à coups de matraque.

« Ils m'ont frappé très très fort, peut-être parce que je suis rasta, ils pensaient que c'était à moi [les boîtes de haschich]... J'ai crié mais ils m'ont

dit de me taire, de ne pas parler... Ils m'ont frappé jusqu'à ce que ma jambe casse... J'avais déjà des menottes... ils m'ont frappé pendant 30 minutes... Ils m'ont enlevés les menottes et m'ont laissé, vas-y ! »

Après l'attaque, Mao a fait comme il pouvait pour rentrer chez lui à pied. Deux jours après il est allé à l'hôpital ou ils lui ont fait des rayons-X et lui ont mis un plâtre sur la jambe. Comme il n'est pas assuré, ils lui ont demandé de l'argent pour avoir des béquilles mais il ne l'avait pas, il est donc rentré encore une fois en marchant sur son pied cassé. Les médecins lui ont dit de revenir plus tard pour refaire des examens mais il n'a pas pu les faire parce qu'il n'avait pas les 12€ qu'ils demandaient. Aujourd'hui, vu la situation en Grèce, Mao comme beaucoup d'autres n'a pas de travail et reste la plupart du temps à la maison.

« Quelque fois quand je sors j'ai peur... J'ai peur des policiers. Ils étaient quand même en uniforme... ».



Chez des amis gambiens, Mao regarde la radio de sa jambe fracturée par l'attaque.



Wahel, Egyptien

depuis 11 mois en Grèce, poissonnier

Un jour de Novembre vers midi, Wahel était arrêté avec son triporteur de travail devant un feu rouge à Kallithea (centre d'Athènes). Un groupe de l'Aube dorée était en patrouille et frappait un migrant pakistanais.

«Soudainement, un mec costaud est venu derrière moi et m'a tiré de la moto à terre...j'ai aperçu plus de 15 personnes qui sont venues vers moi et ils m'ont donné des coups de pieds pendant 10 minutes...Ils m'ont insulté : "tu pues, retourne dans ton village, noir, connard"...Le mec costaud m'a relevé et m'a tapé fort sur le nez, j'avais du sang sur tout le visage.»

Malgré les cris des femmes qui sont venues m'aider, les gens ont seulement arrêté de taper quand ils ont entendu la sirène

de l'ambulance. Ils ont disparu en moto. À l'hôpital, ils lui ont fait plusieurs points de suture au visage. Wahel est vite parti avant le délai nécessaire parce qu'il a eu peur des policiers. Il s'est rappelé de l'histoire similaire d'un ami qui avait été embarqué de l'hôpital par des policiers et qui avait passé trois mois au poste car il n'avait pas de papiers. Wahel est resté une dizaine de jours au lit avant de se sentir bien. Aujourd'hui, il a encore des problèmes avec son nez, surtout au réveil et il s'organise au quotidien pour éviter les ennuis.

«Maintenant j'ai peur d'aller sur des grandes routes, je prends toujours des petites routes quand je peux. Si je peux faire un peu d'argent je veux partir d'ici.»



La triporteur de Wahel devant sa maison, porte encore les marques de son attaque.



Graffiti antifasciste dans le quartier de Perama où la plupart des migrants Egyptiens vivent et travaillent.



Reza, Afghan

depuis 10 ans en Grèce, travail dans un kebab grec

Le 30 juillet vers minuit, Reza sortait de son travail à Peristeri (banlieue ouest d'Athènes) pour aller au métro. Comme c'était un lundi soir, les rues étaient vides. Il a vu en premier une personne assise à l'arrêt de bus qui parlait au téléphone et ensuite, cinq mètres plus loin il s'est fait arrêter par deux autres personnes qui lui ont demandé où il allait. Il leur a dit qu'il rentrait chez lui. L'attaque était rapide et brutale.

«L'un d'eux m'a attrapé et m'a tapé sur le visage et l'autre m'a attaqué avec une brique sur la tête, puis le troisième est aussi venu avec une brique...Après je suis tombé par terre et je ne me rappelle plus ce qui s'est passé»

Reza s'est réveillé dans une civière quand ils le mettaient dans l'ambulance. A l'hôpital,

ils lui ont posés 38 points de sutures derrière le crâne et sur le visage. Quand il est retourné à l'endroit de l'attaque, il a vu beaucoup de son sang par terre mais les briques avaient disparu. Il n'a pas porté plainte au commissariat par peur d'avoir encore plus d'ennuis. Sa vie a changé depuis cette nuit.

« J'ai très peur maintenant. C'est difficile, quand j'attends le bus je regarde partout, quand je vois quelqu'un descendre du bus je regarde... Quand je finis le travail tard, je prends un taxi. Avant j'allais toujours à pieds... J'aime ce pays mais je suis un peu nerveux avec les gens...moi je n'ai jamais fais de mal à personne... Je ne sais pas pourquoi ils m'ont tapé »

Il espère un jour avoir assez d'argent pour aller en Allemagne, en France ou en Italie.